

LA BIBLE ANNONCE-T-ELLE CERTAINES CARACTERISTIQUES DE LA SCIENCE DITE MODERNE ?

ELIE BERNARD-WEIL

(Ecole des Arts et Métiers : 6 Mars 2008)

Laissez-moi vous dire que je suis un peu surpris du thème de la séance d'aujourd'hui. Pour moi, et sans doute pour d'autres, c'est un véritable contre-sens, ou même une vision un peu condescendante des textes bibliques et coraniques, qui n'auraient alors d'autre importance, à ce point de vue, que de révéler une certaine **prescience** de ce que sera la vraie science quelques milliers ou quelques centaines d'année plus tard.

La science moderne n'a pas pour rôle, semble-t-il, de faciliter la lecture de certains textes bibliques. Bien au contraire, je dirai que la science moderne doit être capable de **se ressourcer** auprès de ces textes pour garantir sa progression – soit une position tout à fait inverse. A vrai dire, le problème doit être, à mon avis : **quelle peut être l'incidence de la lecture ou de la relecture des textes sacrés sur l'évolution de la science moderne ?**

Vous me répondrez qu'il est toujours recommandable de valider ces textes très anciens par une lecture inséparable de la connaissance de la science moderne. En fait, vous avez à moitié raison mais, s'il faut accepter de reconsidérer les textes bibliques à la lumière de nos connaissances scientifiques actuelles, il paraît impérieux d'adopter, **en même temps**, la position opposée : comment faire progresser la science d'aujourd'hui en nous inspirant des textes bibliques ? Ou plutôt, faisant preuve d'une certaine prudence, contentons-nous de dire qu'il faut avoir une connaissance suffisante de ces textes, notamment par le recours à la science des systèmes ago-antagonistes, pour pouvoir s'y reporter sans trop de risques.

Si j'ai pu, et quelques autres, conclure en ce sens, c'est parce que certaines branches de la science moderne ont retrouvé des méthodes, voire des connaissances, dont elles croyaient qu'elles les avaient intégralement découvertes ! La science en question est loin d'en avoir tiré toutes les conséquences, **sauf dans quelques rares domaines**. Je citerai par exemple l'épistémologie génétique de Piaget, ouvertement branchée sur un savoir plus ancien, ou encore certaines des réflexions que l'on trouve chez des spécialistes de la physique quantique, et je me permets d'y adjoindre la science de la régulation des couples ago-antagonistes dont vous savez qu'elle a peu à voir avec l'épistémologie dominante. *Les Artisans de la Paix* ont aussi voulu opposer

à l'épistémologie dominante une tout autre épistémologie, mais peut-être pas encore assez radicale selon moi.

Pour contrarier l'influence de cette épistémologie dominante et pour assurer le progrès des sciences biomédicales et des sciences humaines, je prétends qu'il faut aller se ressourcer vers ces sources religieuses, surtout à partir du moment où la rationalité moderne se tourne – comme je vous en ai déjà fait part – vers de nouveaux horizons. On dira peut-être un jour, et on l'a peut-être déjà dit, que ces sources religieuses ne doivent plus seulement être considérées comme des objets respectables et à l'origine de pieux comportements, mais **comme des éléments toujours vivants** et qui peuvent jouer un rôle éminent dans certaines des réorientations de la recherche scientifique – sans qu'elles aient le moindre rapport avec le créationnisme et autres égarements du même type.

Je ne vois aucune raison non plus de faire démarrer cette enquête, comme vous l'avez proposé dans les invitations, **après** le Livre de la Genèse qui contient déjà des formulations que tout scientifique, tout chercheur devrait connaître, même si elles ont été parfois attribuées à des êtres possiblement mythiques, dont Moïse à vrai dire a pu s'inspirer. C'est du reste évident et justifie une partie de l'orientation prévue de cette séance d'aujourd'hui. Toutefois, il est aussi évident qu'**une partie du matériel épistémologique, et peut-être la plus essentielle, avait déjà été préalablement constituée**. Moïse me paraît un peu trop proche de la mentalité dominante d'aujourd'hui pour constituer à lui seul le rénovateur ou l'annonciateur d'une théorie et d'une praxis qui prendront, qui ont déjà commencé à prendre tout leur développement de nos jours.

Commençons tout de même par l'entretien de l'Éternel avec Moïse, dans le Chapitre 3 de l'Exode, qui correspond à l'apparition du Seigneur dans un buisson ardent, alors que Moïse faisait paître les troupeaux de Jethro, son beau-père. La motivation de cette apparition tient au fait que l'Éternel avait décidé de lui révéler, selon le texte biblique, le rôle que Moïse devait jouer pour conduire le peuple d'Israël hors d'Égypte. Moïse est un peu hésitant, du fait de sa modestie naturelle et il voudrait savoir comment répondre si on lui demande quel était le nom de cette apparition. « Je suis qui je suis » [c'est-à-dire « être » à l'imparfait présent hébraïque] va-t-il répondre, et ensuite : « Ainsi tu diras aux fils d'Israël [d'abord le nom imprononçable à haute voix, le Tétragramme] yod hè vav hè, puis : le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, Isaac et Jacob, m'a envoyé vers vous ». Je vous rappelle qu'Abraham est caractérisé par son amour pour Dieu, Isaac par son légalisme ou son respect des lois divines, et que Jacob réunit ou fait la synthèse de ces deux propriétés, 3000 ou 4000 ans avant Hegel, dois-je préciser.

Et poursuivons encore avec deux citations qui se trouvent dans le Deutéronome au Chapitre V, verset 1 (et répété au Chapitre XII) et dans l'Exode au Chapitre XXIV, verset 7.

La première énonce : « Ecoute, Israël, les préceptes et les sentences que je dis à vos oreilles aujourd'hui, vous les écouteriez et vous veillerez à les mettre en pratique ». Dans l'Exode, la formulation est différente sur un point essentiel : « Nous ferons tout ce que dit l'Eternel et nous l'écouterons ».

Ainsi, dans le Deutéronome, l'écoute (ou la connaissance) vient en premier, et mise en pratique (ou l'action) en découle naturellement.

L'Exode est plus exigeant, du moins en apparence, pour notre logique, puisque la mise en action ou la pratique précède le fait d'écouter, ou de connaître. Et il ne s'agit pas de subtilités de la dialectique, **tout chercheur a été un jour porteur d'une telle dynamique quand il a contribué à l'extension de nos connaissances**. D'ailleurs, on se demande pourquoi ces versets seraient-ils réservés aux théologiens, il s'agit autant et plus d'épistémologie que de théologie ; et qui n'a pas l'expérience de la recherche scientifique risque de passer à côté des vrais problèmes.

D'autre part, qu'il s'agisse là seulement de positions épistémologiques opposées, chez les auteurs de l'Exode et du Deutéronome, paraît peu probable. Mettons plutôt en cause la difficulté de remédier à l'une des caractéristiques du langage qui est d'énoncer les mots les uns après les autres au lieu de pouvoir mettre sur le même plan les deux mots en question, celui de l'écoute et celui de la mise en action. C'est impossible, mais ça devient possible avec un peu d'imagination.

Comment donc ? Eh bien, en profitant du fait que la relation d'un même épisode se retrouve à différentes places dans le Pentateuque. La répétition permet alors d'inverser l'ordre ou la séquence temporelle en question. Et, je me répète, le verset du Deutéronome **n'a de sens** que s'il est couplé avec le verset de l'Exode. Loin de se contrarier, ils forment, à grande distance je vous l'accorde, un de ces couples ago-antagonistes si fréquents dans la Bible et qui imposent la conclusion suivante : **il n'y a pas de priorité de la connaissance sur l'action, pas plus que de précession de l'action sur la connaissance**. La clef de l'ago-antagonisme ouvre bien des portes ou, soyons plus réservés, elle ouvre toute grande une porte qui n'était plus aujourd'hui qu'à peine entrouverte ou même qui s'était quasiment refermée.

Il serait bon que nos savants universitaires, en général, puissent s'adonner à ce type de lecture de la Bible, pour éviter de faire passer la connaissance avant l'action qui en découle, ou de faire passer l'action avant la connaissance qui la fonde, une séquence plus difficile à comprendre, j'en sais quelque chose par mes investigations biomédicales - quoique ce soit un comportement qui devrait devenir la règle au cours de l'activité scientifique. Malheureusement, c'est une règle à laquelle tous les scientifiques ne sont pas préparés et qui consisterait à , commencer par agir, puis à réfléchir sur le type d'action auquel on s'est livré.

Les thérapeutiques bipolaires que j'ai pu instituer dans les années 50 ont été encouragées par mes maîtres à l'époque du fait des progrès évidents qu'elles apportaient dans certaines situations pathologiques, mais ensuite, le vent glacial de la science, de la fausse science qui avait envahi la médecine, **à base d'une biophysique et d'une biochimie qui ignoraient à peut près tout des problèmes posés par le phénomène de la vie**, ce vent glacial a voulu balayer de telles orientations de la recherche, et celles-là même étaient devenues pour ainsi dire incompréhensibles pendant quelques dizaines d'années.

Passons à l'association dynamique entre l'opposition et la synergie – dont on oublie parfois qu'elle est une constante dans l'architecture d'une grande partie de la Bible.

Un tel exercice ne peut qu'affiner un sens ago-antagoniste, si utile pour comprendre les problèmes qui se posent à notre époque et pour en esquisser les solutions.

Rappelons la triade : Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob : amour, légalité et réunion de ce deux qualités, dont les termes sont pourtant incompatibles tant que l'on ne dispose seulement que d'une logique formelle étriquée, alors qu'ils peuvent très bien coexister dans une **logique biblique** dont la science des systèmes ago-antagonistes a pu s'inspirer (ou retrouver à un certain stade de son développement, initié semble-t-il par nos recherches biomédicales.).

Eth Avraam eth Itzh'ak veeth Yaakov : eth ne se traduit pas, il fait allusion à une sommation des dimensions de l'amour et de la légalité en une seule personne.

La reconnaissance dans la Bible d'un couple oppositionnel, engendrant en générale un troisième terme qui assure l'équilibration de deux premiers n'est donc qu'une première étape, elle doit **se poursuivre** par la constitution d'un système dynamique à partir d'un tel couple, arbitré ou non par un troisième terme (si ce troisième terme paraît absent, il est en fait là, « caché », car c'est lui qui contrôle l'équilibration en question).

Verset IV, 15 du Cantique des Cantiques : « Réveille-toi, rafale du Nord ! Accours, brise du Midi ! Balayez de votre souffle mon jardin pour que ses parfums s'épandent, que mon bien-aimé entre dans son jardin et en goûte les fruits exquis.

Ce verset commence par un couple oppositionnel : il faut souligner l'éloignement des vents +++, le Nord et le Sud n'ont pas limites précises, et tenir compte de ce hiatus ou de la solution de continuité qui les sépare du fait de la distance qui règne entre leurs origines.

Le récepteur de ces forces contraires est soumis à des forces antagonistes qui

sont de plus égales pour pouvoir produire un tourbillon (ne devant être ni trop faibles, ni trop fortes), avec un résultat que l'on peut aussi définir comme agoniste, puisque toutes deux contribuent à l'exhalaison des parfums et à la maturation des fruits. Une régulation ago-antagoniste est donc implicitement supposée.

Une telle métaphore se trouve exactement au milieu du poème qui, comme vous le savez, comprend huit chants. **Le référent de la métaphore serait le modèle ago-antagoniste lui-même.**

Nous n'avons pas eu besoin de chercher à identifier une telle métaphore ; c'est notre disposition d'esprit, c'est-à-dire l'intérêt pour les structures ago-antagonistes qui l'a laissée venir à la présence – si cette expression d'origine heideggerienne est acceptée par un lecteur, ou une lectrice, sans parti-pris.

« Ma main a fondé la terre, ma droite a étendu les cieux, je les appelle, ils se présentent ensemble (*Is.*, LVIII, 13) ». Il est parfois préférable de ne pas commenter une phrase dont la portée pourrait être affaiblie par quelque commentaire que ce soit.

On trouve aussi des couples ago-antagonistes en cascade (*Ex*, XXXI, 13) : « Je l'ai rempli [Betsalel, l'architecte du temple] du souffle [rouah] divin, de sagesse [hokhma] et d'intelligence [bina] et de science [daat] et de capacité à toutes sortes d'ouvrage [melakha] ».

Soit un principe médian, le souffle, régulant l'équilibration d'un couple ago-antagoniste formé par la sagesse et l'intelligence, qui lui-même constitue le principe régulateur du couple suivant.

Daat et melakha constituent en effet ce deuxième couple ago-antagoniste, lui-même jouant le rôle d'un récepteur associant, dans notre langage, la théorie (daat) et la praxis (melakha).

De même, dans le Psaume CXVIII, « la pierre qu'ont rejeté les architectes est devenue la plus précieuse des pierres d'angle » (la pierre d'angle, comme la clef de voûte, semble pouvoir être considérée comme jouant le rôle d'un régulateur ou d'un équilibrateur dans le cas d'un couple ago-antagoniste formé par deux murs, ou par deux colonnes réunies par une arcade ou un linteau).

Ou encore, le déchaînement des forces du Ciel de la Terre qui, en dépit de ce déchaînement, arrivent à s'équilibrer et ne peuvent alors détruire la création divine, puisque un décret de même origine autorise une sorte d'oscillation autour de l'équilibre. Voici le verset en question : « Il arrête les eaux [du Ciel] et elles tarissent. Il les déchaîne et elles bouleversent la terre » (*Job*, XII, 19) ». Il ne faut pas considérer ce verset comme une apologie de la violence, mais celle d'une

violence **maîtrisée ou équilibrée** dans le cadre d'une dynamique globale qui, si cette condition n'était pas assurée, détruirait à la fois le ciel et la terre.

Un tel type de dynamique est transposable, comme nous l'avons fait avec certaines restrictions, à la totalité des couples ago-antagonistes, qu'ils soient biologiques, socio-économiques ou d'autre nature.

« Toute querelle qui se fait au nom du Seigneur subsistera » (*Pirké Avot*), trad. Mopsick), qui fait allusion aux tensions observables dans un système ago-antagoniste équilibré sous tension – une tension qui va être responsable de la permanence du couple des « querelleurs » ou de sa résistance en fin de compte.

Dans sa version « laïque », ce verset fait donc allusion au fait que la compétition des opposés (ou des différents dans certains cas) n'est pas dommageable pour un système tant que le principe régulateur qui surveille ce combat est en bon état de marche et évite ainsi tout déséquilibre antagoniste durable, comme il permet aussi à l'agonisme de se majorer si nécessaire.

Ce principe régulateur est très banal en apparence, et d'autant plus banal qu'il est trop souvent oublié par ceux-là mêmes qui ont eu le mérite de soupçonner le rôle majeur joué par de tels couples – et ils sont de plus en plus nombreux, du moins je l'espère.

Certain(e)s critiqueront les immixtions de la science dans le sacré ou du sacré dans la science, elles peuvent venir aussi bien du croyant que du non-croyant, c'est ce que précise Claude Hagège dans *L'Homme de Paroles*, Fayard, 1985), mais sans que cet auteur justifie le moins du monde un tel type de critique.

A propos du couple Sagesse *versus* Intelligence

Les paroles suivantes de André Neher, dans *Histoire de la Philosophie* (Encyclopédie de la Pléiade, pp. 58-81) sont valable pour les quelques exemples que nous venons de proposer et pour les commentaires qui la suivront.

Selon lui, la philosophie exige que la connaissance soit préalablement définie en tant qu'objet, avant que l'amour ne s'attache à elle. Pour la pensée biblique, la connaissance se révélerait dans l'acte d'amour, et l'acte d'amour offre instantanément le don de la connaissance.

Peut-être certains préféreront au terme d'amour celui de foi, ou encore, si vous le permettez, l'expression de Science des Systèmes Ago-Antagonistes qui concerne à peu près tous les exemples, foisonnants d'ailleurs dans la Bible, que je vais continuer à commenter.

Sagesse et Intelligence sont **inséparables**, mais comment aller plus loin que cette formulation énigmatique. Commençons avec les explications talmudique et kabbalistiques avant de les compléter avec les nôtres.

Bina (l'Intelligence) correspond à l'idée et au geste de la « séparation », « ce qui divise les choses entre elles », et qui permet la différenciation et l'individuation. [Mais *bina* a aussi les sens de « palais » où tous ces éléments séparés, différenciés, individualisés, se déploieraient, construisant un cosmos qui n'existerait toute fois pas sans la présence de la sagesse, *hokhma*]. Pour les kabbalistes, *hokhma* (la « sagesse ») serait un point primordial, l'être en puissance, l'essence de tout ce qui existe et qui dérive néanmoins de la *hokhma*, ou encore « le mode premier de l'existence de Dieu » (d'après Scholem), « là où s'élaborent les dessins de tous les dessins, le modèle de toutes les sculptures ». Avec cette rapide définition, on est déjà très loin des classiques couples d'opposition qui esquissent à peine ce que est ici « clairement » affirmé comme une propriété essentielle de la **vie**.

Dans « Du Système à la Torah », pp. 201-252, nous proposons de considérer le couple *hokhma-bina*, comme une métaphore des deux « sciences » qui se partagent, encore très inégalement de nos jours, le domaine de la connaissance scientifique.

« Dis à la sagesse, tu es ma sœur et une amie l'intelligence appelle-là » (on préfère traduire « et appelle l'intelligence ton amie », mais cette traduction, plus « élégante » à certains égards, dénature absolument le texte). En effet, on perd avec ce type de traduction ce qu'on appelle le « parallélisme » biblique (qui n'est peut-être pas le terme idéal pour le mode de construction de la phrase en question), du fait que ce terme ne donne pas une idée exacte du fait que la seconde partie du verset est le reflet inversé de la première partie ; sinon, l'**image en miroir** de nombre des versets bibliques disparaît et compromet la compréhension profonde du verset, qui n'est pas seulement « informatif » mais dont **la seule syntaxe est déjà porteur de sens**. Voilà un des apports de la linguistique moderne à la compréhension des textes sacrés (cf. les recherches de Meschonnic).

Ou encore : « La sagesse ne crie-t-elle pas ? Et l'intelligence ne fait-elle pas entendre sa voix » (*Prov.*, VIII). On n'échappe pas, on ne devrait pas échapper au **cri de la sagesse**, même si ce terme de « cri » ne paraît pas bien sonner aux oreilles de certains... tandis que l'intelligence, elle, ne prend pas non plus au sérieux la réaction de la sagesse. Plus exactement, elle n'en comprend pas le sens, il lui suffit de s'en détourner pour ne pas entendre ce que le début du verset proclame avec la plus grande vigueur, il incombe seulement à l'intelligence que l'on entende aussi sa voix !

Il devient alors évident que le scientifique pourra trouver dans ces textes, peu lus dans les Facultés, au moins de cette manière, plus qu'un écho à ses propres préoccupations, mais vraiment un **guide** qui lui permettra d'accéder à de

nouveaux types de connaissance (daat) et à de nouvelles applications de cette connaissance (melakha). Ces connaissances et ces possibilités d'action m'ont peut-être permis de proposer les nouvelles (ou les retrouvées) stratégies bipolaires – quoique ce point reste difficile à élucider.

Poursuivons avec : « le commencement de la sagesse est la crainte de l'Éternel et la connaissance des choses saintes est l'intelligence » (*Prov.*, IX, 10). Quel rapport avec votre type d'activité à l'Université ou ailleurs ? Transposons, pas si librement qu'on pourrait le craindre, même si nous tournons le dos à toute interprétation mystique.

D'abord, la crainte de l'Éternel pourrait être considérée, non pas comme une hypothèse à laquelle on se rallierait si des vérifications ultérieures étaient en sa faveur, mais comme une adhésion d'emblée qui n'exige pas une telle confirmation pour que l'adhésion persiste. Toutefois, la conscience du chercheur pourrait attendre de l'intelligence – qui, elle, ne procède jamais à de tels engagements – qu'elle se livre à une connaissance progressive des « choses distinctes » avant de se décider à emprunter les autres voies qui lui ouvrent la sagesse. A la réflexion, la baisse de la fécondité de la découverte scientifique (en biologie et sciences humaines notamment) ne tient-elle pas à ce qu'**on a privilégié le travail de l'intelligence**, en oubliant que si la sagesse n'est pas là présente (quoique un peu dissimulée, c'est son « style »), l'intelligence **seule** risque fort de tourner en rond sans pouvoir échapper à cette limitation de ses pouvoirs – alors qu'une alliée (la sagesse) ne demande qu'à participer à cette quête de la vérité, **de concert** avec l'intelligence.

Pascal le dit bien mieux que nous : « Tous errent d'autant plus dangereusement qu'ils suivent chacun une vérité. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté mais de ne pas suivre une autre vérité ». Je ne trahirai pas le sens de cette phrase – à réciter par cœur matin et soir – en disant qu'elle fait allusion aux dangers du seul recours à la science analytique et causale, tant que l'on a exclu toute forme de recours à une science des systèmes relevant peu ou prou de l'ago-antagonisme. Leur coexistence et leurs capacités respectives tout à fait complémentaires sont pourtant en voie de bouleverser la recherche scientifique.

« Et Pharaon dit à Joseph : puisque Elohim t'as fait connaître toutes ces choses, il n'y a personne qui soit aussi intelligent et aussi sage que toi » (*Gen.*XLI, 39). Il ne faut pas rêver et croire qu'il serait facile à quiconque de devenir un nouveau Joseph, mais il est permis de réfléchir sur **cette conjugaison de l'intelligence et de la sagesse qui est rarement explicitée**, au moins comme nous le faisons sur bien des points grâce à un bagage scientifique qui n'aurait d'autre tort que d'être encore inhabituel. Le mérite ne nous en revient pas, il a fallu attendre la réapparition d'une science des systèmes ago-antagonistes qui s'était perdue, ou presque, dans les sables ! – ce qui était survenu dans le cas de

Joseph, abandonné dans le désert par ses frères, peut-être du fait de leurs préjugés intellectuels qui se limitaient à une pensée réductionniste (alors que Joseph avait génialement résolu des problèmes insolubles jusque-là à la cour de Pharaon).

Et citons encore, si j'ai réussi à dessiller vos yeux : « Observez [les lois et les préceptes du verset IV, 5 du Deutéronome] et mettez-les en pratique, ce sera votre sagesse et votre intelligence aux yeux des nations ». Là encore, **il ne s'agit pas d'une redondance stylistique** [j'ai hésité à souligner ces derniers termes [qui n'est pas tant accusatrice que suscitée par la perception souvent erronée (ou simplificatrice) de qui nous semble être le « style » dans les textes bibliques], mais d'une « instruction » qui interdit l'apparition d'une connaissance liée à la seule sagesse et qui veut y associer les applications pratiques pour lesquelles l'intelligence est spécialement douée – une déclaration de portée universelle et justifiée sans doute par l'ensemble des versets que l'on trouve dans la Bible (et pas seulement par ceux qui concernent seulement la théorie et la pratique).

Même si ces propos veulent aussi affirmer la spécificité du peuple juif pour l'accomplissement de cette tâche, il n'en reste pas moins que les Égyptiens étaient parvenus à des résultats très voisins en ce qui concerne les comportements et les recherches de leurs prêtres comme de leurs élites administratives (d'ailleurs le **seul** pays cité, en dehors d'Israël, dans les dix commandements, est l'Égypte, quoique il est vrai dans des termes qui ne lui paraissent pas très favorables, définie comme « un pays d'iniquité », mais il y a plusieurs manières d'interpréter une telle déclaration). Et cette touche égyptienne dans l'élaboration de la pensée juive devrait rester indélébile, malgré la mention du « différent » qui fait l'objet du texte en question (cf. aussi le Psaume 104 où un texte d'Akhénaton arrive à se faufiler dans la Bible).

Étudions maintenant certains versets dont les commentaires nous conduiront sans doute de nouvelles directions : « D'où vient donc la sagesse ? Où est la demeure de l'intelligence ? Elle est cachée aux yeux de tout vivant. Elle est cachée aux oiseaux du ciel. Le gouffre et la mort disent : nous en avons entendu parler. C'est Elohim qui en sait le chemin. C'est lui qui en connaît la demeure » (*Job*, XXVIII,, 20-23).

La **demeure** de l'intelligence va-t-elle donc nous livrer ses secrets ? A vrai dire, il s'agit ici d'un terrain en quelque sorte balisé, dont les règles de circulation nous sont connues, entre autres par la liste des catégories kantienne ou encore par les règles aristotélicienne ayant trait à la raison. La racine « koum » du mot « demeure » en hébreu possède des connotations dynamiques, c'est le lieu où il faut résister, subsister, s'imposer... et gagner sans cesse de nouveaux territoires. On comprend donc mieux les illusions de la science quand elle ne s'intéresse pas simultanément au chemin, par exemple quand « l'espérance d'un système formel fermé sur l'énoncé intérieur de sa propre cohérence » a pu constituer au

début du siècle précédent le *nec plus ultra* de la recherche mathématique. Cette dernière aurait-elle eu le mérite d'effacer la blessure qu'ouvre historiquement dans la trame idéologique le **fait** de la science - comme le rappelle Alain Badiou, sans qu'il ait pu évidemment adhérer à un tel objectif qui avait été rapidement mis en doute. La visée de certains mathématiciens pour constituer une telle **science de l'absolu** n'a-t-elle pas été compromise par la découverte du théorème de Gödel, vingt cinq ans après de telles déclarations ?

Toutefois, un tel enlèvement épistémologique va être évité si l'on s'engage dans le **chemin** par où passe la sagesse, quoiqu'il soit difficile de faire comprendre le rôle que joue ce chemin, « derek » en hébreu. On sait peu de choses quant à ce chemin. Si l'intelligence reste incapable de dresser la carte où apparaîtrait ce chemin, la sagesse n'indique pas non plus par où passe son trajet. Et pourtant, il se trouve que nous pouvons la rencontrer, cette sagesse. Comment ? Eh bien en cheminant – c'est le cas de le dire – en errant, voire même en ignorant si nous sommes ou ne sommes pas sur la bonne route, du fait que nous nous contentons alors de **la joie pure du cheminement**. Voilà qui est sans doute la principale condition de la rencontre avec la sagesse – une disposition d'esprit que l'on rencontre aussi dans les récits concernant les Chevaliers de la Table Ronde. Notamment dans le cas de Perceval quand un hasard lui révèle la route qu'il doit emprunter pour parvenir à son but, c'est-à-dire le chemin que doivent suivre tous ceux qui sont à la recherche du saint Graal. Toutefois, le retour dans le demeure est inévitable quoique le séjour dans celle-ci s'en trouve alors transformé pour toujours. Et j'ajouterai, même si on n'a su faire qu'un seul pas sur le chemin du Graal (quoique je me demande ce qui a pu m'autoriser à parler ainsi de l'épisode en question ?)

D'ailleurs, certains scientifiques nous objecteront que nous n'avons pas réussi à définir le chemin qu'emprunte la sagesse et surtout que nous n'avons pas su indiquer le procédé opératoire qui permettrait d'en prendre possession. En tout cas, les connaissances et les pratiques accumulées par la science des systèmes actuelle ne paraissent pas constituer non plus un bagage suffisant pour s'engager dans le chemin en question. En fait, il faut croire que certain(e)s ont su acquérir la **grâce** qui permettrait d'y accéder, ou plutôt, pour me faire mieux comprendre, que la grâce leur est tombé dessus. Tous ceux qui ont vraiment fait progresser l'un quelconque des domaines de la science pourraient témoigner d'avoir été l'objet d'une telle expérience, encore que le terme de « grâce » risquerait d'être mal toléré, mais il n'en reste pas moins qu'il est difficile d'imaginer qu'un jour **la propédeutique de cet accès à la grâce** puisse être enseignée.

Le discours que je viens de tenir ne contribuera guère à l'ouverture de ces portes dont le rôle est bien d'être le plus souvent closes. Et d'ailleurs je ne voudrais pas être considéré comme un magicien, seulement comme un chercheur qui a parfois osé s'aventurer dans ces territoires, où des milliers d'autres chercheurs ont pu y faire la moisson des découvertes qui sont le fruit de la science moderne !

Proposons maintenant une courte diversion dans l'argumentation de notre présent travail pour faire allusion à ce qu'une association entre la science réductionniste et la science des systèmes ago-antagonistes peut nous apporter, mais à une condition difficile à énoncer de nos jours : le message qui va suivre, et qui pourrait assez facilement réunir des scientifiques de diverses origines, risque d'être sans effets si l'on n'aborde pas en même temps ce que l'on peut considérer comme un **au-delà** de la science des systèmes ago-antagonistes et qui pourtant est apparemment lié à l'avenir de la science, en général. Et là nous entrons dans une sphère peu fréquentée par les scientifiques (sauf par ceux qui font des découvertes, mais qui n'ont en pas toujours tiré les conséquences que l'existence de cette sphère impose). Vous allez vous en rendre compte, quoique une surdité, qui n'est pas feinte, risque d'apparaître quand on aborde ces problèmes, fort peu évoqués par l'épistémologie actuelle, sauf brillantes exceptions (en parlant d'épistémologie, nous voulons faire allusion au travail des philosophes sur les méthodes et les objectifs de la science actuelle). Risquons-nous donc à tenir des propos qui paraîtront singuliers, voire incompréhensibles à certains, quoique nous ne sommes heureusement pas les seuls à les tenir.

Ainsi, vouloir convaincre aujourd'hui que la science exige de prendre en considération exclusivement des couples ago-antagonistes ou des réseaux de couples ago-antagonistes est une tâche difficile, mais que dire alors lorsque, après quelques autres, nous affirmons qu'**il faut sortir de la science pour la faire progresser**, c'est-à-dire justement **pénétrer dans la non-modèle** du modèle de la science. Tous les d couvreur s y sont parvenus et, en dépit de cette évidence, de plus en plus nombreux sont ceux qui nient une telle possibilité (d'ailleurs la phrase précédent, en gras, est littéralement incompréhensible pour nombre de scientifiques qui sont hélas ! condamnés à piétiner dans le cercle étroit où ils se sont enfermés : **faire progresser la science par la seule science** est actuellement, à ma connaissance tout au moins, l'horizon dominant de la recherche scientifique. Il suffit de voir les résultats qui en découlent, notamment dans les sciences de la vie et dans les sciences humaines.

L'allusion au non-modèle a bien été le fait de la Kabbale, suivi par saint Bonaventure, maître Eckhart et même le Cardinal Nicolas de Cues, mais elle a été, pour des raison que j'ignore, presque complètement effacée de nos jours dans les religions chrétiennes, quoique Luther y ait encore fait plus qu'allusion dans le *Serf Arbitre*.

Bien entendu, nous devons aux modernes chercheurs bien des notions nouvelles sur le fonctionnement des organismes vivants, mais l'efficacité des mesures qui en découlent est bien difficile à mesurer. Il nous faut donc revenir à nos références « insolites » pour faire comprendre de quoi il s'agit : il s'agit alors d'un aveuglément, partiel bien entendu, qui peut n'être pas ressenti par celui ou celle qui en est porteur, surtout si cet aveuglément est quasi-généralisé, mais je

suis sûr que quelques lumières perceront à travers les « bandeaux » qui ont été posés sur leurs yeux, et même que de telles lumières ont déjà percé à travers les obstacles de toute sorte qui ont été dressés pour les affaiblir.

Poursuivons, tout en rappelant que les affirmations et les négations doivent être prudentes au cours de l'exégèse biblique, comme nous en avons donnée quelques exemples qui d'ailleurs ne disparaissent pas complètement dans les *Évangiles*.

[Par exemple, nous pouvons lire dans *Ex.* , à propos des directives énoncées par l'Éternel pour le respect des dix commandements : « nous les écouterons et nous le ferons », alors que dans *Deut.* il est écrit : « nous le ferons et nous les écouterons ». Si l'on veut bien prendre en compte l'hypothèse d'une intention des rédacteurs et non pas d'une erreur dans ces formulations, une double lecture remédie à l'aspect nécessairement hiérarchique et discursif du texte et cette double lecture permet d'éliminer toute idée de **priorité** lorsque l'on passe d'une expression à une autre. A la condition, répétons-le, que l'on ait attaché la même importance aux deux énoncés qui ne sont contradictoires qu'en apparence, car on voit bien qu'il n'y a pas un énoncé qui vienne en premier et qui invaliderait l'autre, qui lui serait au moins subordonné : bien au contraire, nous sommes en présence d'un couple ago-antagoniste, à condition qu'on ait pu déceler sa présence, quoiqu'il soit pour ainsi dire dispersé dans deux livres distincts.

D'une manière de dire plus actuelle, ce verset implique que la théorie n'est pas prioritaire par rapport à la pratique ni que la pratique soit prioritaire par rapport à la théorie, et c'est aussi là une proposition qui a été à la base de la science des systèmes ago-antagonistes. Mais peut-être fallait-il attendre la réapparition de cette science de nos jours pour que **le sens premier de ces inversions** réapparaisse et puisse être enfin (ou de nouveau) validé par l'usage implicite de la science des systèmes ago-antagonistes – comme cela avait dû « être le cas » lors de la composition de la Torah ?

Une telle dialectique, si l'on accepte une telle dénomination à propos de la Bible, pourrait être considérée comme étant en relation avec celle observée dans l'un des dogmes chrétiens dont l'importance majeure n'a jamais été discutée. Le Père et le Fils peuvent être respectivement attribués à hokhma et à binah, mais il ne paraît pas en être de même pour rouah et le l'Esprit-saint. Certes, un commentateur, Bouyer, affirme que l'on trouve dans les Actes des Apôtres (II, 16-21), répétant ce qui a déjà été dit dans Joël (28-32), le fait que Dieu répand son Esprit sur toute créature. Cependant, on peut reconnaître une **différence dans la dynamique interne** des propos de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans ce dernier, le Fils procède du Père et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par double spiration.

Oui, mais dans les Évangiles selon saint Mathieu et saint Luc, le premier temps est celui du **don de l'esprit**, « nous inspirant de saluer Dieu comme Père et nous associant par là à la propre filiation du Christ », comme Bouyer a pu s'en rendre compte. Tandis que les Évangiles selon saint Marc et saint Jean mettent, eux, l'accent sur **l'antériorité de la personne de Jésus** dont la glorification est la condition de la descente de l'Esprit, quoique toujours en provenance du Père. En somme, le couple ago-antagoniste hébraïque que nous avons à l'esprit, tel qu'il avait été formulé, se trouvait maintenant scindé en deux propositions très éloignées l'une de l'autre quant à leurs emplacements dans les Évangiles – ce qui pourrait être en rapport avec la perte ou du moins un certain affaiblissement pour ne pas dire une dissimulation de la rationalité ago-antagoniste qui avait manifestement présidé à la première formulation de la triade hokhma-bina-rouah. Mais un tel « recul » était peut-être nécessaire pour le succès de la prédication christique qui, en aucune façon, ne saurait souffrir des remarques en question (bien au contraire, les propos étudiés, quoique différents dans les deux religions, renverraient à leur source commune).

Bien entendu [c'est la conclusion de l'exposé tel qu'il a été fait chez les Artisans de la Paix], je pourrais poursuivre

- avec les **deux** boucs de Yom Kippour
- avec les sacrifices pour la guérison des lépreux dans le Lévitique
- avec le thème de la **non-séparabilité**, à propos des rites sacrificiels dans Michnah
- ou encore avec la conciliation de la liberté humaine et de l'omniscience divine qui peut être mieux acceptée en faisant intervenir les acquits de la physique quantique (une remarque que l'on doit au rabbin Krygier)
- et même je pourrais aller en ce sens avec le recours à *Arlequin au service de deux maîtres* écrit par Goldoni pour mieux faire comprendre certains des enseignements du Chapitre *Kinnin*, également dans la Michnah

Mais je n'ai pas besoin de ces nouveaux exemples pour vous convaincre que le progressisme n'est pas toujours du côté que l'on pense et que ces retours en arrière devraient permettre de nous propulser encore plus en avant, si du moins les types de raisonnement auxquels j'ai eu recours devaient aller en se généralisant.

Donnons un autre exemple, celui des boucs de Yom Kippour, le jour du Pardon. Habituellement, comme chez René Girard, on ne parle de la culpabilité supposée que d'**un seul** bouc émissaire dont, pour cet auteur, le sacrifice a été longtemps prescrit par une société qui aurait été en passe d'être détruite du fait de la rivalité mimétique de ses membres.

En fait, dans la Bible, il est question de **deux** boucs, l'un sacrifié à l'Eternel, l'autre objet d'une propitiation devant l'Eternel, puis envoyé dans le désert, en compagnie d'un démon, Azazel – ce qui fait penser à l'association fréquente du sacrifice dit expiatoire et du sacrifice dit holocauste dans la liturgie hébraïque. La bilatéralité se poursuit dans l'interprétation de ce type de sacrifice. Certes, il ne peut exister un couple AA associant l'Eternel et le démon. Il est permis toutefois de supposer que le deuxième bouc est symboliquement porteur des vices, déviations et impuretés qui étaient présents dans la communauté pour finalement les évacuer dans le désert. D'un côté donc, le **bouc expiatoire** qui assure la disparition des fautes commises par les hommes, c'est-à-dire l'équivalent d'une punition, et de l'autre côté le **bouc émissaire** qui correspond, lui, à un certain type de pardon, traduction possible du mot techouva. Nous avons alors développé l'idée qu'on trouvait là, d'une sorte d'**équilibre** à réaliser entre, d'une part, l'acceptation des commandements et des préceptes ainsi que le recours à des rites de purification et d'expiation si ces commandements et ces préceptes n'ont pas été observés, et, d'autre part, la pratique de la techouva. Cet équilibre pouvait alors retentir sur le système divin, celui des sephirot dans l'arbre séphirotique par exemple, et assurerait, par ce détour en quelque sorte, que la punition et le pardon soient capables de rétablir l'harmonie individuelle et communautaire.

C'est évidemment la conception et la pratique des thérapeutiques paradoxales en médecine qui a pu nous orienter vers de telles conclusions, qui, elles-mêmes, nous ont permis certains aspects de la législation sacrificielle, notamment celle qui, selon Chouraqui, **combine** un sacrifice de type expiatoire et un sacrifice de type holocauste dans le cas du sacrifice dit délictif. Le signifié de ce sacrifice délictif serait alors lié à une opposition des signifiants et donc appartiendrait à la SSAA qui a su rendre féconde une rationalité, qui, sans elle, risque fort de devoir conclure à une incompatibilité entre ces signifiants.

Ce dernier signifié constituerait donc une sorte de **modèle pour la praxis en général** et il pourrait avoir un rapport avec ce que nous avons appelé et pratiqué, les thérapeutiques bipolaires dont il est permis d'affirmer le caractère irremplaçable au cours de certaines affections non améliorables par le traitement unilatéral généralement prescrit. Ce signifié a aussi le mérite de montrer qu'il n'y a aucune survivance de l'idée gnostique d'un sacrifice destiné d'un côté à l'Eternel, et de l'autre au démon, quoique l'on puisse imaginer que ce texte biblique avait aussi pour but de combattre une telle croyance.

Nous ne cherchons pas à tout prix des exemples susceptibles de corroborer le point de vue ici même exposé. Ils se présentent pour ainsi dire d'eux-mêmes. Prenons l'exemple des sacrifices pour la purification des lépreux (dans le Lévitique) qui, eux aussi, ont un caractère bipolaire, ou mieux tripolaire, puisqu'il comporte nommément les trois éléments d'un couple ago-antagoniste

plus les deux oiseaux destinés vivants dont on verra tout à l'heure le destin. Ces trois éléments sont le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope. Les éléments en question seront plongés ainsi que l'oiseau resté vivant dans le sang de l'oiseau sacrifié – selon un rite qui s'apparente à celui du sacrifice délictif dont nous avons déjà parlé.

L'explication possible de cette technique sacrificielle se trouve indirectement énoncée dans le Larousse Universel, édition 1948 : « Dans la Bible, on se sert quelquefois du mot « hysope » dans le sens de chose petite, sans importance : « les intérêts de l'individu sont de l'hysope auprès des cèdres de l'intérêt général », faisant ainsi allusion aux fins des rites sacrificiels qui sont à la fois individuelles et collectives ». Et, pour nous, le troisième terme de la triade énoncée *supra*, qui est l'écarlate, constituerait alors l'élément « régulateur » du couple hysope vs cèdre que l'on peut qualifier d'ago-antagoniste.

Si l'on nous permet une comparaison avec le mythe précédemment évoqué, on peut dire que l'essentiel, ce serait le mouvement qui ramène près de soi, là où se trouve l'oiseau sacrifié, et le mouvement inverse qui en éloigne l'oiseau libéré ou livré à Azazel. C'est ce **double mouvement**, contradictoire en apparence ou paradoxal si l'on veut, qui engendre dans la foulée le pardon des péchés, et même leur disparition dans un monde neuf – et ce double mouvement est donc à la base de deux fragments éloignés dans le Pentateuque. Paradoxale aussi parce que l'on pourrait dire que c'est le même oiseau, ou le même bouc, qui est à la fois retenu et renvoyé, car les deux éléments de ces couples se confondraient au départ dans une même unité (c'est une façon de faire comprendre pourquoi les règles de l'ago-antagonisme s'appliquent au cas étudié)..

On comprend alors mieux pourquoi la Bible emprunte-t-elle si souvent le **langage de la dynamique**, car tout propos unilatéral, tout monisme semble exclu dans le cas de cet ouvrage. Il est même frappant de constater (nous n'en avons pas encore parlé dans le cas des sacrifices pour les lépreux) que si un déséquilibre entre le sang et l'eau du corps du lépreux est affirmé – disons un **déséquilibre physio-pathologique** –, il est alors mentionné dans le même chapitre que le sacrifice doit concerner lui aussi du sang et de l'eau – disons une stratégie qui rappelle ce que nous avons appelé les **thérapeutiques bipolaires** et qui permet de corriger le déséquilibre initial. Comme nous l'avons écrit p. 317 du livre cité, nous établîmes une telle comparaison par des voies qui paraissent assez différentes de celles suivies par l'exégèse biblique en général – mais on ne peut exiger des commentateurs de la Bible une culture médicale qui, de plus, est loin d'être partagé par l'ensemble de mes collègues !

Pour ceux ou celles que ces commentaires ont intéressé, ils pourront lire, à la suite de tels propos, un long paragraphe intitulé : **le thème de l'origine et de la non-séparabilité à la lumière des rites sacrificiels**. N'en donnons qu'un aperçu : on se trouve au départ devant les deux pigeons, ce qui entraîne à ce

stade une oscillation virtuelle des désignations pour chacun de éléments de ce couple – chacun d’entre eux étant en effet futur libéré, futur sacrifié ou futur sacrifié, futur libéré... C’est alors que le tirage au sort, ou le choix du prêtre, correspond à ce qu’on peut analogiquement comparer à la réduction du paquet d’ondes dans la théorie quantique : une seule possibilité va s’imposer pour chacun des deux oiseaux. Et même, on peut parler d’une non-séparabilité (!) : l’oiseau épargné et qui s’envole n’est pas un oiseau ordinaire, il est un oiseau qui a été en contact avec un autre oiseau sacrifié et qui a donc été soustrait au sacrifice après un choix aléatoire ; c’est la persistance, ou le caractère indélébile d’une propriété que l’on peut situer dans la non-séparabilité, outre le premier stade qui vient d’être signalé.

Dans *Stratégies Paradoxe en Biomédecine et Sciences Humaines* (2002), nous avons abordé le problème du libre arbitre et du chaos, à la suite d’ailleurs d’une émission télévisée où parlait le Rabbin R. Krygier en 1999. La justification de cette parenthèse vient du fait que des expériences obtenues par nous dans un tout autre domaine semblent pouvoir reproduire la démarche cognitive empruntée par les religieux.

Comme je l’écrivais, et cela reste en partie valable dans le cadre de notre communication d’aujourd’hui, les commentaires qui s’appuient sur la Bible ne peuvent être considérés que comme relevant de la réflexion sur une **fiction**, c’est-à-dire sur des paroles et des actions attribuées à une divinité et à des personnages qui peuvent être mythiques, par des auteurs qq qui visent à démontrer une thèse à la fois anthropologique et méta-anthropologique. Mais voilà ! Cette fiction, il faut en parler comme si c’était vrai, car seulement de cette façon que les commentaires pourront se développer librement, quitte à en restreindre la portée à l’issue de ces développements.

Un tel avertissement ne contredit pas un certain type de foi en la fiction, dont nombre d’entre vous ont perçu la présence au cours de ma conférence. Il me faut toutefois faire écho à une phrase de Matisse, écrivant à peu près que le peintre doit avoir le sentiment qu’il a copié la nature, et même quand il s’en est écarté, il doit lui rester cette conviction que ce n’a été que pour la rendre plus complètement par sa peinture.

La logique AA repose en effet sur une oscillation entre deux opinions opposées et miraculeusement rendues compatibles. Le sentiment de culpabilité et la conscience malheureuse affichés avec un peu trop de complaisance, ou de prudence relativement à leur parcours universitaire par nombre de penseurs d’aujourd’hui, ils sont exclus chez le systémicien AA et, je crois aussi, chez le systémicien tout court. Acceptons que le couple fiction *versus* réalité soit indécidable, au moins dans certaines situations, et plus rien ne nous retient de poursuivre sur le thème en question.

La seule justification d’une telle conduite, c’est qu’elle nous a déjà permis d’établir un rapprochement entre les rites sacrificiels et les nouvelles stratégies

bipolaires – alors qu’au départ cette comparaison n’avait sans doute aucun sens. S’il y a des trésors de perspicacité, de raisonnement et d’observation à découvrir dans les textes sacrés, n’hésitons pas à en extraire ceux qui ont peut-être été accumulés à l’intention des chercheurs qui auraient été attirés par ces textes.

Comment donc peut-on arriver à articuler la liberté humaine et l’omniscience divine qui, contre toute logique, ne lui porterait pas atteinte ? Ainsi, l’Eternel annonce à Abraham que le peuple juif subira une longue captivité, sans toutefois préciser où elle aura lieu : la prescience de Dieu signifierait que toutes les voies praticables dans lesquelles le devenir est susceptible de s’engager sont connues par Lui à l’avance, sans que pour autant soit arrêté l’itinéraire particulier des individus libres dans leur choix (cette façon de voir les choses a été justement proposée par le rabbin Krigier). On nous rétorquera que cette déclaration ne serait qu’**un article de foi**, mais il se trouve que, de nos jours, elle est devenue **un article de science**.

En effet, les connaissances relatives à la dynamique chaotique, auxquelles nous avons quelque peu contribué dans nos recherches mathématiques, montrent qu’il y a **autant d’aléatoire que de déterminisme dans la dynamique des attracteurs étranges**. Déterminisme car les limites de l’attracteur étrange sont fixes et déterminées, chaos du fait que le comportement d’un point de l’espace de phase durant son trajet entre le temps t_1 et le temps t_2 est totalement imprévisible, ce que le rabbin Krieger avait lui-même signalé. Tous les rythmes biologiques sont marqués d’une touche chaotique, même dans le cas où une première inspection aurait suggéré que ces rythmes étaient périodiques. De même, la vitesse métronomique d’un virtuose du violon ou du piano n’est jamais strictement la même au cours de l’exécution d’un morceau. Là encore, une exigence artistique est étrangement proche de celles de la Nature. **Pas de chaos, et la vie est menacée** dans son essence même – une sentence pas très à la mode quoique partagée par certains spécialistes du chaos, et dont les avantages sont bien réels pour qui a une teinture de la connaissance du chaos (ce dernier, que l’on peut définir comme un **réservoir de périodes**, facilite les adaptation du rythme aux conditions auxquelles sont soumis les organismes vivants).

Il nous est donc permis d’énoncer aujourd’hui que l’annonce faite à Abraham aurait été celle de la survenue d’un attracteur chaotique interdisant d’en savoir plus long quand aux déterminations spatiales et temporelles de la captivité à venir.

Autres exemples : saint Bonaventure envisage le processus intellect – volonté – libre arbitre qui serait, comme nombre de rythmes à trois termes étudié par cet auteur, à l’image de la Trinité Père – Fils – Saint Esprit, comme si le libre arbitre avait une fonction équilibrante vis-à-vis du couple intellect vs volonté.

Ou encore, citons Maître Eckhart, affirmant qu’il est une part d’incréé dans l’âme humaine, de même nature que la Dêité, c’est-à-dire toutes deux d’une

autre nature que celle qui est propre à la dynamique trinitaire – et c’est dans le non-modèle qu’elles siègeraient, un non-modèle où l’on trouve, et nulle part ailleurs, la liberté.

Le progressisme n’est pas toujours du côté que l’on pense !

Intéressons-nous maintenant à la *Michnah*, une des premières œuvres talmudiques et proche de la Kabbale. Nous pouvons y trouver des propos très voisins de ceux que nous avons pu réunir jusqu’à présent.

Le chapitre intitulé « Nids d’oiseaux » concerne les sacrifices ayant recours aux pigeons et aux tourterelles, mais il s’agit d’un texte écrit à une époque où ces sacrifices avaient été abandonnés depuis longtemps. Quoique cette « fiction » révèle encore une des constantes de la pensée hébraïque et, dirons-nous prudemment, aussi de la pensée systémique, qui est, le plus souvent possible, de parvenir à incarner toute théorie générale dans une problématique particulière – et, qu’elle soit donc réelle ou imaginaire, elle ne compromet aucunement la pertinence et la validité de ce type d’entreprise, de même que les révélations qu’elle peut nous apporter.

Il faut penser à ce propos à ce que Alfred Jarry avait dit de la « science pataphysique », la définissant comme la « science des solution imaginaires qui accorde symboliquement aux linéaments les propriétés des objets décrits par leur virtualité ». Plus simplement, si l’on peut dire, cette science a d’autres caractères communs avec la *Michnah* quand Jarry souligne que cette pataphysique « sera surtout la science du particulier, quoiqu’on dise qu’il n’y a de science que du général ».

Les rédacteurs du Chapitre « Nids d’oiseaux » sont donc aussi d’authentiques pince-sans-rire, tout comme Jarry d’ailleurs, et les règles à suivre impérativement dans les sacrifices d’oiseaux constituent la véritable parodie d’un traité religieux : les règles fort complexes par lesquelles sont définies la mise en route et l’exécution des sacrifices en question ne paraissent avoir d’autre objet que de décrire des processus imaginaires (les sacrifices d’animaux n’avaient plus cours chez les Juifs à l’époque où ces propos ont été énoncés). Cependant de tels propos, que l’on pourrait qualifier de fantasmagoriques, restent, si on sait les lire, d’une grande sagesse et surtout d’une actualité des plus évidente.

Ce que les rédacteurs de la *Michnah* ont pu envisager dans ce catalogue extrêmement complexe des instructions à suivre, pour que les modalités du sacrifice obéisse à des règles strictes qui le rendront valable, c’est au fond une approche des phénomènes qui se déroulent lorsque l’on passe d’une alternative de choix possible (la liste en est presque infini !) au choix définitif (sinon en se reportant au texte dont nous avons donné *supra* les références).

Il n’est d’ailleurs pas possible d’aller plus loin dans ce seul résumé, cependant on peut évoquer la parenté du texte déroutant dont il est question avec d’autres textes appartenant à la littérature moderne (chez Botho Strauss ou Georges

Pérec, par exemple) du fait que ces auteurs combinent, **eux aussi**, toutes les occurrences, les associations de personnages et les situations possibles qui peuvent survenir – un travail qui vise ainsi à une totalisation quasi-infinie des conditions de survenue de tout événement, telles que, justement, on peut les retrouver dans ce Chapitre de la *Michnah*.

Appliquons seulement une méthodologie de ce type à un cas particulier qui est développé par Goldoni dans sa pièce « Arlequin au Service de Deux Maîtres ». Arlequin a bien du mal à servir deux maîtres sans que ni l'un ni l'autre ne se rendent compte de la situation, ou des subterfuges qui lui permettent d'accomplir un tel tour de force. Il renoncera finalement à ces stratagèmes pour pouvoir épouser la servante dont il est épris. Ainsi, nous avons proposé une nouvelle **métaphore de la réduction de la fonction d'ondes** où l'ondulatoire Arlequin devient une particule Arlequin, ou l'inverse quand il redevient une onde – **chacun de ses maîtres correspondant à une sorte de dispositif expérimental** qui révèle l'un ou l'autre de ces deux aspects, tout comme dans les expériences de la physique quantique, les particules traversent une écran avant d'impressionner une plaque photographique : si ces particules n'ont qu'une fente à traverser, la plaque révélera la nature corpusculaire de cette impression (des points), mais si l'écran comporte deux trous, la plaque montrera des interférences dues à la nature ondulatoire du processus qui ne pouvait s'exprimer que de cette façon (par des ondes).

Ce qui paraît intéressant dans cet exemple, c'est que la **double nature** d'Arlequin était aussi réelle, et concrète, et même actualisée – à condition que la progression dramatique permette à une telle situation de se prolonger – que ne le sera sa situation définitive d'une seule nature, après ce que l'on peut appeler la réduction du paquet d'ondes. Une réduction que le spectateur regrette certainement de la voir apparaître, mais il fallait bien que la pièce se termine !

Bien entendu, parler des couples ago-antagonistes dans la Bible, comme d'ailleurs de ceux qui structurent tous les rapports humains et biologiques, devrait nous conduire à envisager **l'origine de ces couples**. A cet égard, on peut rappeler que la version divine de ce problème a été maintes fois abordée par les créateurs des mythes et des religions. Donnons seulement l'exemple de l'arbre séphirotique que l'on rencontre dans la Kabbale : cet arbre comporte trois couples superposés d'attributs encore appelés sephirots : en haut, la « sagesse » et l' « intelligence » « équilibrées » par la « couronne » (qui se trouve à égale distance de ces deux pôles) ; en-dessous, la « justice » et la « grâce » avec la « clémence » qui joue pour ce couple le même rôle que joue la couronne pour le premier couple ; plus bas, la « permanence » et la « gloire » équilibrée de la même façon par le « fondement » – ce qui fait neuf sephirots ; la dixième sephirah est médiane et s'appelle « malkhout » : elle assure **la communication de l'arbre séphirotique avec le monde des humains** – dans les deux sens

d'ailleurs, descendant bien entendu, mais aussi ascendant, ce qui peut donner lieu à bien des types de relations entre le monde divin et le monde des humains. Mais – et cette mention est importante pour pouvoir clore notre communication - , l'arbre séphirotique est « surmonté » par l'Ein-sof qui correspond pour ainsi dire au non-modèle dont nous avons déjà fait mention. **L'Ein-sof est donc à l'origine de l'arbre séphirotique, quoiqu'il n'appartienne plus au monde des « modèles »** – ce qui est difficile à comprendre pour des esprits qui ont rompu les amarres avec cette tradition. Cet Ein-sof, tout comme le non-modèle du modèle de la régulation des couples ago-antagonistes, est **indescriptible**, mais ces non-modèles sont indispensables pour légitimer le recours à ces « autres » structures, si on peut la dénommer ainsi, qui sont à la base de la **créativité (en construisant de nouveaux couples ago-antagonistes)**, de l'**innovation**, de la **découverte** et de la véritable **nouveauté** dans la pensée et dans l'action – selon les auteurs consultés.

Le non-modèle joue donc un rôle qui dépasse en quelque sorte celui de l'arbre séphirotique dont le rôle est plutôt de savoir œuvrer pour incorporer les nouveautés apparus dans l'Ein-sof au monde des vivants. Et il n'existe pas de méthode pour pénétrer dans l'Ein-sof, pas plus que pour faire des découvertes. Toujours est-il que **la seule mention** de l'Ein-sof peut suffire à décupler les effets de l'arbre séphirotique sur le comportement humain – en redonnant sa véritable dimension à ce qui fait que le genre humain puisse manifester cette créativité que le faux dogme de « la science seule » est quasiment incapable de nous apporter.

Autre allusion à ces derniers problèmes : la **déité** (Gottheit), selon Maître Eckhart, la **grâce** selon saint Bonaventure, sont d'autres dénominations de ce non-modèle quand il en est fait mention dans les sphères religieuses. Encore une fois – et nous n'en parlons que pour faciliter la compréhension des problèmes liés au non-modèle – rappelons que ces possibilités d'accès au niveau du non-modèle théologique ont été singulièrement occultées par les religions dominantes de nos jours, de même que, dans un domaine laïque et culturel, les possibilités d'accès au non-modèle de la science ont été trop souvent négligées par une philosophie ou une science qui hésitent encore à reconnaître ce qui se trouve à leur origine.